



François Cluzet dans le taxi de Jérôme Colin : L'interview intégrale



Je crois au destin et à être au mauvais endroit au mauvais moment, qu'est-ce que vous voulez !

FRANÇOIS CLUZET : Bonsoir.

JÉRÔME COLIN : Bonjour.

FRANÇOIS CLUZET : On vous a dit où j'allais ?

JÉRÔME COLIN : Non.

FRANÇOIS CLUZET : Comment ça ?

JÉRÔME COLIN : Ben non.

FRANÇOIS CLUZET : Au Centre-ville.

JÉRÔME COLIN : Centre-ville. Eh ben allons au Centre-ville. Bruxelles étant la ville la plus embouteillée d'Europe ça devrait prendre une bonne heure.

FRANÇOIS CLUZET : C'est parfait. Je ne suis pas pressé.

JÉRÔME COLIN : Tant mieux.

JÉRÔME COLIN : La journée fut bonne ?



Regardez la diffusion d' [Hep Taxi !](#) avec François Cluzet sur [La Deux](#)

FRANÇOIS CLUZET : Oui. Non mais la journée fut bonne. Elle se finit bien. Non, bonne. Voilà les embouteillages qui commencent.

JÉRÔME COLIN : Ça commence déjà. Vous connaissez bien Bruxelles ?

FRANÇOIS CLUZET : J'aime beaucoup Bruxelles pour y avoir tourné encore récemment pendant 2 mois. On était à Molenbeek et on tournait un premier film de Thomas Kruithof. Je n'ai jamais eu peur. C'était impressionnant la façon dont la sécurité s'organisait avec l'armée mais en même temps c'était très rassurant. Franchement j'étais très content de voir les services de sécurité. Ça rassure tout le monde et c'est très efficace.

JÉRÔME COLIN : Nous qui connaissons la réalité de Molenbeek je peux vous dire que la façon dont ça a été dépeint dans les médias français nous a un petit peu surpris.

FRANÇOIS CLUZET : C'est n'importe quoi. D'un seul coup, Molenbeek tout entier, alors que c'est immense, devenait le terreau du djihadisme.

JÉRÔME COLIN : C'était dingue.

FRANÇOIS CLUZET : Surtout que si on savait que les djihadistes sont tous à Molenbeek, ce serait très facile. Le problème c'est qu'ils ne sont pas à Molenbeek. Ils sont partout. Mais bon il y a la crainte, la peur. C'est légitime.

JÉRÔME COLIN : Vous connaissez ça, la crainte, la peur des choses faciles, ou vous parvenez à évacuer ça et à réfléchir un peu plus loin tout le temps, même dans les petits coups de panique ?

FRANÇOIS CLUZET : Je suis un peu comme tout le monde. C'est-à-dire que j'ai peur mais en même temps je crois au destin et à être au mauvais endroit au mauvais moment, qu'est-ce que vous voulez. Ce qui me fait de la peine là-dedans c'est le malheur, la douleur des familles, c'est ça qui me rend le plus triste. Ceux qui partent, ils partent, que des innocents. Au nom de quoi ? Je ne comprends pas. Est-ce qu'il y a simplement un esprit divin qui commanderait de tuer des innocents ? Où est-ce que c'est marqué ? Ça ne peut pas en tout cas être très divin comme façon de voir la vie. Mais bon en même temps c'est un sujet très compliqué donc je n'ai pas la réflexion pour en parler correctement.

JÉRÔME COLIN : Vous savez qu'après les attentats il y a des artistes qui devaient venir en promotion ici en Belgique qui ont annulé parce que Bruxelles était devenu trop dangereux.

FRANÇOIS CLUZET : Oui j'espère simplement qu'ils n'ont pas eu un accident de voiture derrière. Parce qu'à fuir le danger on peut le rencontrer. Si le danger était vraiment encore une fois placé avec une situation ben on n'y va pas. Mais ce n'est pas le cas.

JÉRÔME COLIN : Non.

FRANÇOIS CLUZET : La meilleure preuve c'est que c'est Paris qui a payé cher, très cher.

Je préfère être petit chez les grands que grands chez les petits !

JÉRÔME COLIN : Vous êtes né en quelle année, François ?

FRANÇOIS CLUZET : 55. Ce qui me fait 22 ans.

JÉRÔME COLIN : Tout rond.

FRANÇOIS CLUZET : J'ai toujours voulu vieillir, je ne sais pas pourquoi.

JÉRÔME COLIN : C'est vrai ?

FRANÇOIS CLUZET : Oui mais parce que j'ai beaucoup attendu la vie. Parce qu'être acteur débutant il faut avoir de la patience hein. Je dirais que c'est la principale qualité de l'acteur débutant, c'est de patienter. On m'avait prévenu qu'il fallait 10 ans pour être un acteur mais je crois que ce n'est pas 10 ans pour jouer, c'est 10 ans le temps de se faire connaître un peu. J'ai commencé au théâtre amateur, j'ai fait de la figuration, après j'ai eu 2 jours à la télé, 3 mois après 3 jours, voilà, demi marche par demi marche et j'ai eu de la chance. Et on a beau dire, on croit toujours que c'est une preuve d'humilité de dire qu'on a de la chance mais ce n'est pas vrai. Ce n'est pas vrai. On a de la chance d'être dans ce pays par exemple, il y a des pays à feu et à sang.

JÉRÔME COLIN : Evidemment.



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec François Cluzet sur La Deux

FRANÇOIS CLUZET : Il y a des pays où on ne peut pas réaliser ses rêves d'enfant, alors que nous ici on peut. C'est peut-être pour ça qu'on est une civilisation à préserver quand même.

JÉRÔME COLIN : C'est marrant parce que vous revenez souvent avec ça. J'ai réalisé mes rêves d'enfant. Ce qui est effectivement magnifique, mais ce qui est fou ce n'est pas les avoir réalisés, c'est qu'un enfant ait eu des rêves aussi précis, nets et surtout déterminés. Moi c'est ça qui m'étonne finalement.

FRANÇOIS CLUZET : Mais c'était drôle parce qu'on était trois, on avait un orchestre de rock, on avait 10 ans, il y en avait un guitariste, l'autre batteur et moi je ne savais pas jouer d'un instrument donc je chantais en yaourt « Lady Madonna » et « Nights in white satin », et les trois sœurs du guitariste qui avaient 7 ans, 5 ans et 3 ans, me regardaient comme si j'étais vraiment un héros. Alors je me suis dit mais c'est trop bien ! Elles me regardent avec amour, avec admiration. Puis après j'ai vu Brel au théâtre dans « L'homme de la Mancha » et je l'ai vu pleurer en chantant, en sueur, ma première réaction c'est de me dire il va se faire engueuler par ses parents, et puis ensuite j'ai vu une standing ovation pendant 20 minutes, et puis après j'ai découvert Brel et puis l'immense poète qu'il était et l'immense mec formidable qu'il était. Il était un philosophe, c'était un humaniste aussi, jamais vous ne l'entendrez dire du mal de qui que ce soit, il aimait la vie par-dessus tout et vraiment ce type m'a touché, je me suis dit est-ce que c'est possible d'être un acteur comme ça ? Très vite j'ai compris que ce n'était pas possible. Mais comme je dis souvent je préfère être petit chez les grands que grands chez les petits.

JÉRÔME COLIN : C'est marrant parce que dans « L'homme de la Mancha », justement dans « La quête » il dit « rêver un impossible rêve ».

FRANÇOIS CLUZET : Oui.

JÉRÔME COLIN : Comme quoi tout s'explique.

FRANÇOIS CLUZET : C'était une chance parce mes parents ils allaient voir, on allait voir plutôt les vaudevilles, un jour j'ai croisé Annie Cordy, que j'aime beaucoup, je lui ai dit vous savez Annie je vous ai vue dans « Ninie peau de chien ». Elle n'était pas très contente. Je dis mais j'étais même ! Et au réveillon ben on allait au théâtre et je vous ai vue dans « Ninie peau de chien ». Elle avait l'air de me dire c'est dommage que vous ne m'ayez pas vue dans autre chose. Mais pour moi c'est un souvenir merveilleux. Et puis on allait tous les ans comme ça voir une pièce de boulevard. Jusqu'au jour où ma tante dit : y'a Brel qui passe au Théâtre des Champs Elysées, j'ai pris des places ! C'était Brel quoi. Là ça m'a touché terriblement. J'ai jamais vu quelqu'un en scène pleurer, chanter, jusqu'à s'en déchirer la voix. C'était magnifique. Le don de soi, on parle du don de soi pour les artistes, pour les médecins, même pour chacun de nous, à un moment donné il faut donner. C'est même ça peut-être la vertu de l'existence, c'est donner. Je ne veux pas passer pour un cureton mais je suis sûr que c'est vrai. Eh ben ce gars-là c'était pas donné quoi, c'était y consacrer sa vie. C'est magnifique des poètes comme ça. Et puis l'auteur !

JÉRÔME COLIN : « Aimer même trop, même mal » !

FRANÇOIS CLUZET : Oui... C'est trop beau.

JÉRÔME COLIN : C'est pas mal ça hein.

FRANÇOIS CLUZET : « Même trop, même mal »...C'est magnifique.

« Regarde, regarde j'aimerais être ce monsieur qui passe » !

JÉRÔME COLIN : C'est marrant, vous dites je l'ai vu et je me suis dit qu'on pouvait devenir acteur mais pas comme ça...

FRANÇOIS CLUZET : Non c'est par la suite, dès que j'ai commencé à comprendre la place de l'interprète je me suis bien rendu compte que je ne serais jamais, même avec un orchestre, seul en scène après avoir écrit des textes, parce que j'aurais aussi aimé être chanteur, mais je ne savais pas écrire. Et puis j'avais peur un peu, j'avais 15 ans, je me suis dit le monde de la chanson ça me faisait peur, surtout quand vous n'écrivez pas de textes, qu'est-ce que vous avez à proposer ? Une voix ? Ce n'est pas grand-chose finalement. Et puis je n'avais pas non plus la voix de La Callas. Finalement quand j'ai choisi d'être acteur ce qui était bon pour moi c'est que j'avais un texte. Un texte, le



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec François Cluzet sur La Deux

problème était réglé quoi. Après il fallait vivre le texte mais ça me plaisait d'être quelqu'un d'autre. J'ai toujours aimé être quelqu'un d'autre. Il y a une très belle phrase dans une pièce de Musset où il dit : « regarde, regarde j'aimerais être ce monsieur qui passe ». Voilà j'ai envie d'être un autre parce que c'est un secret, qu'on ne sait pas qui c'est ce monsieur.

JÉRÔME COLIN : Accessoirement on a aussi envie d'être un autre parce qu'on n'aime pas trop d'être soi-même.



FRANÇOIS CLUZET : Exactement. Ce qui me plaît là-dedans c'est d'avoir un peu... je ne sais pas, l'émotion c'est magnifique. Quand vous la ressentez et que vous la livrez il y a quelque chose de magnifique. On n'y arrive pas tout le temps, mais avec l'expérience, c'est mental, quand je fais cette scène de craquage dans « Ne le dis à personne » à la fin du film, je m'étais préparé 4 mois à l'avance en me disant ce jour-là, j'avais le plan de travail, je savais très bien quel jour c'était, et alors c'est comme si j'interpellais l'instrument à l'intérieur en me disant...tel jour t'as telle scène. Et puis quand est arrivé le jour, Guillaume Canet me dit t'as ½ h par rapport au soleil. ½ h, j'étais complètement paumé. Je me suis dit bon je ne vais pas tuer mes enfants, ça ne va pas me rendre douloureux, ça va me donner envie de partir, et puis je croise le regard d'un technicien qui me regarde sachant très bien la scène de craquage qui m'attendait, avec une telle compassion, s'il avait pu être à ma place il y aurait été. Et Guillaume est venu me dire il faut y aller, le soleil est bon. Et d'un seul coup l'instrument est au rendez-vous. Parce qu'il ne l'est pas toujours, mais là il est au rendez-vous et paf, d'un seul coup Marie-Josée Croze arrive, je la vois, je ne sais pas pourquoi, je suis tombé sur les genoux, j'ai juste vu l'opérateur qui descendait avec sa caméra, et puis c'est parti en larmes, je ne pouvais plus m'arrêter. Et ça c'est une chance d'être, je dirais, avoir un instrument accordé. C'est pas que cette histoire d'instrument à l'intérieur, mais s'il n'est pas accordé ça ne marche pas et comment accorder un instrument, ben y'a que la sincérité. Mais comme je dis à mes enfants, la sincérité ça demande du courage à 17 ans. Parce que c'est plus facile de baratiner, aux filles, aux potes, tout ça, mais si vous commencez avec du courage à être sincère, vous allez voir ce qui vous attend. Ça va être merveilleux.

JÉRÔME COLIN : Ce n'est pas un message facile à faire passer chez les ados.



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec François Cluzet sur La Deux

FRANÇOIS CLUZET : Non ce n'est pas facile d'autant que nous-mêmes on a vu à quel point on pouvait avoir recours aux bobards parce qu'avec les filles c'est mieux. Puis même avec les potes, on a toujours envie de se valoriser. Je me rappelle un de mes potes qui disait alors avec cette fille ça c'est bien passé, je dis formidable.... Et puis après il a été poser la question à la fille, il est revenu et il me dit tu me baratines, j'avais l'air con, alors que j'étais tellement fier de lui faire croire que ça y est, c'était arrivé, j'étais débarrassé de ce premier pas.

La candeur c'est une grande qualité. La naïveté ça peut jouer des tours.

JÉRÔME COLIN : Comment on a pu avoir envie d'être débarrassé de ce premier pas et avoir tellement envie de se retrouver avant encore toute sa vie.

FRANÇOIS CLUZET : Je ne sais pas de se retrouver avant...

JÉRÔME COLIN : Non, vous voyez ce que je veux dire.

FRANÇOIS CLUZET : Bien sûr. Ce qui est beau c'est d'essayer de retrouver la candeur. La candeur c'est une grande qualité. La naïveté ça peut jouer des tours. Mais la candeur, la possibilité de s'émerveiller, ça c'est fantastique. Et alors on la perd très vite parce qu'on est avisé, à 12, 13 ans on perd la candeur, même peut-être des fois avant, puis après on rame pour la récupérer parce qu'on se dit l'émerveillement c'est ça la beauté de la vie.... Alors ici les pharmacies ont des croix bleues.

JÉRÔME COLIN : Les pharmacies ont des croix bleues ou des croix vertes.

FRANÇOIS CLUZET : Ah parce que chez nous c'est tout vert.

JÉRÔME COLIN : Oui.

FRANÇOIS CLUZET : On est beaucoup plus... c'est beaucoup plus simple.

JÉRÔME COLIN : Ceci dit chez nous c'est des croix vertes aussi. Je vous avoue que ça je ne sais pas ce que c'est.

FRANÇOIS CLUZET : C'est un vétérinaire.

JÉRÔME COLIN : Ah c'est un vétérinaire.

FRANÇOIS CLUZET : D'accord. Mais c'est parce que les chiens voient mieux le bleu que le vert.

JÉRÔME COLIN : Ils savent où aller.

Les rôles principaux sont beaucoup plus faciles que les petits rôles !

JÉRÔME COLIN : Vous parlez de « Ne le dis à personne », c'est un film capital j'imagine dans votre filmographie, parce que c'est un film où vous explosez, comme on dit.

FRANÇOIS CLUZET : C'est un rôle sublime. Vous savez ce que dit Balmer ? Il n'y a pas de grands acteurs, il n'y a que des grands rôles. Quand vous avez une partition pareille...c'est fascinant. Les rôles principaux sont beaucoup plus faciles que les petits rôles, je le sais parce que j'ai commencé par des petits rôles. D'abord le petit rôle, vous n'êtes pas accueilli pratiquement. Ensuite on vous demande de faire ce pourquoi vous êtes là. Généralement c'est pour servir dans une situation. Vous n'êtes pas considéré puisqu'on sait que le lendemain vous n'y serez pas. Quand vous avez le rôle principal tout le monde se dit bon ben il faut quand même être sympa avec lui jusqu'à la fin du tournage.

JÉRÔME COLIN : On va se le taper 2 mois...

FRANÇOIS CLUZET : Oui voilà, et si on commence à ne pas le considérer il va se plaindre. C'est beaucoup plus facile quand vous avez le rôle principal parce qu'admettons que vous avez 60 scènes, vous pouvez en louper 3, mais quand vous en avez 2, si vous en loupez 1 vous loupez la moitié de votre rôle.

JÉRÔME COLIN : C'est vrai.

FRANÇOIS CLUZET : Donc ça donne beaucoup plus de latitude.

JÉRÔME COLIN : Vous l'aviez senti que « Ne le dis à personne » par exemple c'était un film qui pouvait déclencher quelque chose, que vous attendiez depuis longtemps, même si avant il y avait eu « L'enfer » de Chabrol, même s'il y avait eu « Les apprentis », qui est un film que j'adore, avec Guillaume Depardieu, même s'il y avait eu tout ça.



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec François Cluzet sur La Deux

FRANÇOIS CLUZET : Non je ne pourrais pas dire que j'avais senti le succès, parce que le film a fait plus de 3 millions d'entrées, mais je l'attendais ce succès parce que j'avais une réputation de mec qui ne fait pas d'entrées, ça c'était vraiment chiant. Les producteurs disaient oh non, pas lui ! Et d'ailleurs pour « Ne le dis à personne », les distributeurs n'ont pas voulu de moi. Mais le producteur Alain Attal et Guillaume Canet se sont battus et ont changé de distributeur. Je ne l'ai pas su. Heureusement parce que j'aurais été peut-être un peu handicapé par le fait de me vouloir à ce point-là. Par contre j'ai senti le rôle et je savais qu'il y avait une opportunité. Et je l'ai saisie parce que je sais que dans sa vie il faut saisir les opportunités. Alors je l'ai saisie. Et puis Guillaume a été merveilleux. Il m'a valorisé tout le temps, il m'a mis en confiance. Moi j'étais à 100 %. D'abord le rôle est magnifique, c'est un héros. C'est la première fois que je jouais un héros. J'ai joué beaucoup de salauds et j'ai joué beaucoup de, pas de connards, mais de mecs qui arrivent... comme « Quatre étoiles » par exemple, le mec on ne sait pas d'où il vient. Et là il y avait quelque chose de... d'abord c'est une histoire d'amour, moi je suis un sentimental, s'il n'y a pas d'histoire d'amour dans un film il manque quelque chose.

JÉRÔME COLIN : C'est clair.

FRANÇOIS CLUZET : C'est vrai qu'après les producteurs me disaient « tu vas avoir un César ». Je disais mais moi je m'en fous du César, j'ai déjà une très bonne cote dans le métier, ce que je veux c'est faire des entrées, j'en n'ai jamais fait. « T'auras les deux ». Et puis la chance est que j'ai eu effectivement les deux. Ça a beaucoup changé. Après on a fait « Les petits mouchoirs ». « Les petits mouchoirs » c'était formidable pour moi parce que du coup j'avais un rôle de comédie. J'étais ridicule et j'adore être ridicule. Ça me libère.

JÉRÔME COLIN : Vous êtes le personnage absurde et hilarant du film. Autour de qui tout le monde tourne d'ailleurs.

FRANÇOIS CLUZET : Oui c'est vrai, cette espèce de névrosé obsessionnel, à moitié barjot hein parce qu'il est prêt à casser sa baraque pour retrouver la fouine. Quand on a fait la scène de la hache, ça m'est venu en impro, j'ai dit « allo, c'est le proprio », ils l'ont gardée. Le mec est cinglé. Il s'adresse à la fouine en lui disant qu'il est le propriétaire. Il est cinglé. J'ai beaucoup aimé ce rôle. Ensuite, pour dire la vérité, Guillaume m'a dit « au montage je pouvais faire plusieurs films, moi j'ai choisi de monter sur Marion, sur Gilles et sur toi parce que vous êtes des acteurs ». Alors il m'a très bien monté. Après quand j'ai vu le film je lui ai dit « mais il n'en fait pas trop mon personnage ? ». Il est retourné au montage pour ciseler le truc. Et c'était drôle parce que j'ai vu les gens se marrer, ils se reconnaissaient un peu aussi.

JÉRÔME COLIN : On a tous des névroses comme celle-là.

FRANÇOIS CLUZET : Oui, bien sûr.

JÉRÔME COLIN : Bon lui il les poussait quand même.

FRANÇOIS CLUZET : Lui il a son compte. Mais c'est drôle. J'aime bien la scène aussi où il est là, il attend qu'on parte en bateau. C'est les mecs qui ne supportent pas qu'on soit en retard d'une minute. C'est des gens invivables évidemment.

Il ne faut pas accepter n'importe quoi parce que là tu te sabotes !

JÉRÔME COLIN : Ce qui est incroyable c'est les cycles, bien évidemment dans la vie on peut avoir des cycles comme ça, malheureusement très longs de période de merde, des périodes de latence aussi, qui sont terribles, qui sont peut-être pires que les périodes de merde parce qu'il ne se passe rien et au moins les périodes de merde on est occupé, et puis il y a ces fameuses périodes dans lesquelles vous êtes là pour le moment d'ailleurs, peut-être depuis « Ne le dis à personne », où toutes les X années il y a des réussites. Enfin « Ne le dis à personne » c'est un vrai premier succès, « Les petits mouchoirs » ça fait 5 millions d'entrées, derrière il y a quand même « Intouchables » qui en fait presque 20, je veux dire c'est totalement improbable ces cycles-là.

FRANÇOIS CLUZET : C'est vrai. Et d'ailleurs je pense que c'est là que les carrières se jouent, c'est dans l'impatience. C'est-à-dire que t'en as tellement marre que ça ne vienne pas que t'es prêt à accepter n'importe quoi. Seulement ça c'est le drame. Il ne faut pas accepter n'importe quoi parce que là tu te sabotes. Donc il faut attendre, attendre, et



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec François Cluzet sur La Deux

surtout ne pas changer de jeu parce que finalement après quand on est un peu déçu on finit par le savoir-faire et là c'est marron. Là si tu joues en sachant comment tu joues c'est mort. C'est fini. Il faut toujours essayer de rester sans filet, sans maîtrise, sans métier, mais c'est aussi ça le cœur de notre boulot, et tout ça dépend du partenaire.

JÉRÔME COLIN : Ah oui ?

FRANÇOIS CLUZET : Ben oui parce que c'est lui que t'as en face, c'est elle que t'as en face. Là dans « Médecin de campagne » j'avais Marianne Denicourt, j'avais qu'une envie parce que je sais que le cinéma ne fonctionne que si le film entier est réussi, c'est pas un acteur dans tel film, c'est fini ça, et pour réussir un bon film il faut que tous les acteurs soient formidables, donc toi ta responsabilité de partenaire c'est de rendre ton partenaire formidable, et comment tu peux le faire si ce n'est d'abord en lui montrant comment tu fonctionnes, dans la vie, ou sur un plateau, et puis au moment de tourner en essayant d'être le plus sincère possible, et à ce moment-là l'autre chope cette sincérité et te la renvoie, et quand il te la renvoie c'est lui ton guide. Donc il t'envoie un truc très sincère, tu réponds, ça devient aussi simple que ça. Il faut être des acteurs d'une même famille aussi.

JÉRÔME COLIN : C'est ça oui.

FRANÇOIS CLUZET : Il y en a qui composent, il y en a qui jouent et puis il y en a juste qui vivent. Si tu as un acteur qui joue et que toi tu vis, t'es perdant, c'est celui qui joue qui l'emporte. Alors que c'est beaucoup plus facile de jouer que de vivre. Ça demande moins d'intimité.

Les gens ne viennent pas au cinéma pour qu'on s'adresse à leur cerveau, les émotions doivent les toucher au plexus !



JÉRÔME COLIN : Là, vous êtes là pour « Médecin de campagne », qui est vraiment un très beau film, et quelque chose qu'on voit assez peu, et d'ailleurs qu'il y avait dans « Intouchables », c'est la bienveillance. C'est rare les films au cinéma sur la bienveillance, parce que je ne pense pas que ce soit l'émotion ou le comportement le plus cinématographique au monde, parce qu'il est un peu gngnang, l'air de rien, dans le monde dans lequel on vit, et dans les deux cas c'est réussi.



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec François Cluzet sur La Deux

FRANÇOIS CLUZET : Oui et puis je dirais le cinéma d'une fraternité. Filmer la fraternité, comme dans « Intouchables » filmer l'amitié, l'amitié gracieuse, parce que l'un ne peut pas bouger et que l'autre... c'est deux handicapés, il y a un handicapé social que joue Omar Sy, et puis moi un handicapé physique. Donc ils sont au même degré tous les deux. Sauf que dans la vraie vie j'ai parlé avec Philippe Pozzo di Borgo, il me disait « j'étais tellement fan de mon auxiliaire, tellement je le trouvais génial que je n'arrêtais pas de me marrer » et voilà, Omar a su vachement bien le faire et moi à ce moment-là je me suis dit « qu'est-ce qui est le plus intéressant pour moi ? Je ne vais pas lui piquer son rôle, je ne vais pas essayer d'être drôle, le truc le plus fort à faire – et j'avais l'âge pour le faire – c'est l'abnégation ». Tout donner à l'autre. Je me suis dit « ils ne vont pas me monter parce qu'on ne va pas monter dans le film tout le temps le mec... ». Eh ben non, au contraire ils n'ont filmé que cette espèce de grâce, d'amitié comme ça. J'étais content d'avoir pris ce risque-là, c'est difficile hein les acteurs ont de l'ego, ils ont du mal à penser à l'abnégation, alors que c'est peut-être, pour « Médecin de campagne », la preuve de la richesse de l'intérieur. Donc j'ai pris ce parti-là parce que je me suis dit « qu'est-ce qui peut m'enrichir humainement après avoir fait 80 films, 70 films ? ». C'est justement d'avoir cette abnégation. Et ça a été très payant.

JÉRÔME COLIN : Les films, le tournage de « Intouchables » aussi une fois de plus, ça dure 2, 3 mois, cette abnégation elle est longue, elle dure 2, 3 mois, est-ce qu'après 10 jours de tournage on ne se dit pas « j'espère que je suis dans le bon là sinon c'est la catastrophe » ?

FRANÇOIS CLUZET : Ben on était dirigé puis surtout moi ce que je pensais c'est qu'Omar a une telle fantaisie, une telle énergie, c'est vraiment un beau mec, je le voyais, c'était tellement drôle, il était tellement drôle, ils ont pris plein de plans, moi j'éclate de rire où ce n'est pas prévu. Il était tellement drôle ! Quand il imite l'Allemand, quand il déconne à la journée de l'opéra, quand il me rase la barbe, tout ça, donc on avait... je ne sais pas, c'est une manière presque secrète, j'avais le cœur pour lui dire « plus tu seras drôle et mieux ce sera ». Souvent je lui disais « eh Omar n'oublie pas que tu joues pour moi parce que je ne peux rien faire ». Ça l'a mis aussi... j'étais son premier spectateur. On a eu de la chance. Et ça m'a appris beaucoup humainement. J'ai compris que le spectateur voit tout et que ce n'est pas parce que vous tirez la couverture et que vous faites une performance que vous serez aimé. Non. Vous êtes aimé quand d'un seul coup l'intérieur, l'émotion vient du plexus et qu'elle atteint le plexus. Quand l'émotion vient de là (du cerveau) elle est trichée, elle est composée, alors elle s'adresse aux cerveaux des gens mais les gens ne viennent pas au cinéma pour qu'on s'adresse à leur cerveau, les émotions doivent les toucher au plexus. Alors j'ai compris un peu ça. Maintenant le refaire à chaque fois c'est peut-être pas... mais bon après inshallah, comme on dit à Molenbeek. Moi j'étais très heureux à Molenbeek. Mais c'est vrai que les médias, j'ai pas compris, non mais il faut toujours expliquer... il faut expliquer les trucs aux gens au plus simple. Malheureusement je crois que les gens ne l'ont pas cru. Ils n'ont pas cru que tout était cerné là. Mais voilà ils avaient trouvé un bouc émissaire, c'était une localité, c'était là d'où venait le mal, c'est tellement plus facile.

JÉRÔME COLIN : Et surtout c'était là, c'était loin.

FRANÇOIS CLUZET : Et puis en plus c'était là.

JÉRÔME COLIN : C'est comme ça.

Moi je suis content d'avoir commencé un peu dur, et puis maintenant d'être...

JÉRÔME COLIN : C'est quand la dernière fois que vous êtes allé chez le médecin, vous qui interprétez un médecin ? Vous allez chez le médecin tous les trois jours ou ça va ?

FRANÇOIS CLUZET : Non, ça va très bien. Ma femme déteste les médecins donc elle n'y va jamais, c'est moi qui la force à y aller, elle avait des acouphènes, il a fallu que je l'emmène, autrement moi dès que je souffre je prends tout de suite un truc pour arrêter la douleur, je ne supporte pas la douleur, et je fonce chez le médecin si j'ai un truc un peu spécial. L'autre jour on m'a demandé je ne sais plus quoi, de faire un électrocardiogramme, j'y suis allé avec plaisir, et puis le médecin me dit ah ben on va vous faire un test d'effort. Ah non, pas encore un autre truc ! Je vous



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec François Cluzet sur La Deux

en supplie. Si, si. Alors on a été à l'hôpital faire un test d'effort. J'ai de la chance, je suis en pleine santé, mais je n'aime pas souffrir. Mais je n'ai pas peur. Je ramène toujours la chance. Mais parce que je sais que c'est vrai. Ne serait-ce que de réaliser un rêve d'enfant, deux rêves d'enfant. Putain de chance.

JÉRÔME COLIN : Alors c'était lesquels les deux, parce que vous ne les avez pas dits, c'est moi qui en ai parlé...

FRANÇOIS CLUZET : Etre un acteur connu et puis être amoureux. Je l'ai été mais ce dont j'avais besoin c'est d'être aimé. Je l'ai été aussi mais jamais comme maintenant. C'est rare que je parle à un chauffeur de taxi comme ça.

JÉRÔME COLIN : C'est vrai ? Normalement vous regardez votre téléphone et vous envoyez des mails ?

FRANÇOIS CLUZET : Oui moi les chauffeurs de taxi c'est concentrez-vous sur la route et foutez-moi la paix. Vous savez pourquoi j'aime bien les taxis ?

JÉRÔME COLIN : Non.

FRANÇOIS CLUZET : Parce que j'ai été aussi élevé par un chauffeur de taxi. Parce que les parents de mon meilleur pote étaient gardiens d'immeuble et le père était taxi.

JÉRÔME COLIN : Ok.

FRANÇOIS CLUZET : Et nous on était marchands de journaux. Donc j'ai passé beaucoup de temps avec ce couple des parents de mon pote et y'a un truc qui m'avait terriblement touché, c'est quand il revenait de sa journée, il avait plein de pièces dans sa trousse et alors il donnait les pièces à sa femme pour faire les courses du lendemain. C'est pour ça que quand on parle de politique ou d'injustice sociale, je dis que j'ai vu, donc je sais. Je connais. Et peut-être que ça me donne un avantage sur ceux qui ne connaissent pas. Je pense que c'est triste de ne jamais avoir connu la misère parce qu'on ne peut pas s'en échapper, la misère elle est aussi bien dans la tête que dans la vie réelle qui coûte cher partout.

JÉRÔME COLIN : Là il faut développer, c'est très intéressant. C'est triste de ne jamais avoir connu la misère ?

FRANÇOIS CLUZET : Oui parce que comme je dis souvent aussi je suis content d'avoir eu une enfance si difficile parce que le contraire aurait été plus dur, une enfance super heureuse et puis à 60 balais t'es là et puis t'es triste à mourir, t'as pas de femme, t'as pas de môme, t'as pas de boulot, c'est l'enfer et tu te dis ah j'ai eu une enfance tellement heureuse ! Oui mais l'enfance ça dure 15 ans, alors que la vie elle en dure encore 65 dans les meilleurs termes. Moi je suis content d'avoir commencé un peu dur, et puis maintenant d'être, je ne sais pas, je vole hein. Je vole.

JÉRÔME COLIN : Ce que vous avez voulu faire toute votre vie. Voler.

FRANÇOIS CLUZET : Oui mais il faut y consacrer sa vie et encore il faut avoir beaucoup de chance. Mais la chance bon c'est vrai aussi c'est un peu comme la grâce dans un film, si vous voulez que les films, des moments de film soient gracieux, il faut être au-delà de ce qu'on vous demande. C'est parce que tout le monde, l'équipe entière, les acteurs, le metteur en scène, le monteur, tout le monde va donner plus que ce qu'on lui demande et là c'est comme si vous fabriquiez un petit nid dans un arbre, où la grâce vient se poser. Si vous ne donnez pas à manger à un écureuil il ne viendra jamais. Si vous ne donnez pas les petites graines à des oiseaux ils ne viendront pas. Pourquoi voulez-vous qu'ils viennent juste en face de votre fenêtre ? Donc la grâce c'est un peu pareil. Il faut lui faire un petit nid et espérer qu'elle vienne. Puis ne plus y penser. Parfois on voit le film, on se dit oh la vache cette scène avec Omar c'est vraiment gracieux ! Ou d'autres. Puis dans des tas de films aussi. Les grands metteurs en scène aussi ils savent procurer cette charge émotionnelle, puis de vérité tout bêtement, d'authenticité. Que les gens soient un peu blindés dans leur vie, je peux comprendre, parce que ce n'est pas marrant de prendre le métro, mais que nous les acteurs ont soient à découvert c'est une nécessité, on ne peut pas être blindés. Si on est blindé il faut faire autre chose. On ne peut pas avoir peur. Il faut... je dis souvent, comme la peinture de Bacon, il faut tout ouvrir et dire « regardez », parce qu'après tout j'ai plein de défauts et des qualités aussi, mais je n'ai pas grand-chose à cacher. Même s'il y a beaucoup de choses dont je ne serais pas fier, je m'en fous. Regardez ! Ce qui me permet de m'abandonner. En disant je m'en fous, on jugera ce qu'on jugera mais en tout cas je m'abandonne.

JÉRÔME COLIN : C'est un truc qu'on ne peut pas faire à 30 ans ? Si ?

FRANÇOIS CLUZET : C'est difficile. Pourtant c'est le B.A.B.A., si on veut réussir comme acteur il faut le faire très tôt. Mais pour ça, c'est pour ça souvent que c'est un métier de déséquilibrés parce qu'il faut vraiment avoir une grosse



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec François Cluzet sur La Deux

émotion pour ne pas la cacher. Qu'elle transparaisse. Souvent les bons acteurs et les bonnes actrices c'est souvent ce trop-plein d'émotion qu'on voit, qu'on ressent. Et ça, si y'a une chose qu'on partage tous c'est les coups durs, c'est l'émotion, c'est aussi la joie. Mais c'est aussi la peine.

Soyez sincères, les choses vont venir, soyez sincères ...



JÉRÔME COLIN : Vous parliez des bons metteurs en scène, vous avez tourné avec Chabrol, je ne sais pas combien de fois mais beaucoup de fois.

FRANÇOIS CLUZET : 5 fois.

JÉRÔME COLIN : 5 fois, est-ce qu'il y a encore dans le cinéma français aujourd'hui des profils comme celui-là ?

FRANÇOIS CLUZET : Moi je suis tellement positif que j'ai envie de dire oui. Maintenant Chabrol c'est quand même un énergumène, 57 films et au moins 15 chefs-d'œuvre. Donc c'est un énergumène. Mais des grands metteurs en scène il y en a. J'aimerais d'ailleurs beaucoup que la télévision, qui produit des films, ne pense pas uniquement à ses encarts publicitaires pour nous donner n'importe quelle soupe, mais qu'elle prenne des risques aussi pour avoir le cinéma de demain, parce que le cinéma doit progresser. Regardez les films qui se faisaient dans les années 70, à part les chefs-d'œuvre, ils sont irregardables. Je ne sais pas si on dit irregardable ou irregardable. Mais vraiment ils ont trop vieilli. Le jeu a vieilli, la façon de tourner a vieilli, bon ben tout ça a beaucoup évolué. C'est parce qu'on va aller chercher les auteurs de demain et les metteurs en scène de demain. A vrai dire les metteurs en scène c'est des auteurs. Les auteurs c'est quoi d'autre que des sensibles ? Rien d'autre. Et des passionner, c'est rien d'autre. Ce n'est pas difficile de faire du cinéma. Encore faut-il avoir du cœur. Parce qu'il faut donner quelque chose aux gens. On ne peut pas uniquement filmer ses pieds. Ça vous en bouche un coin hein !

JÉRÔME COLIN : Vous savez quoi ? Ce que je trouve extrêmement impressionnant c'est l'apparente quiétude à laquelle vous êtes arrivé. Après avoir été à ce point tourmenté. Et je pense que pour ça vous me rassurez, quelque part.

FRANÇOIS CLUZET : Oui, bien sûr. C'est possible.



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec François Cluzet sur La Deux

JÉRÔME COLIN : Je vous trouve rassurant.

FRANÇOIS CLUZET : C'est possible. Tout à fait. Et s'il y avait un seul message que je voudrais faire passer, à tout le monde mais surtout aux jeunes, parce que c'est très difficile la jeunesse, l'adolescence c'est très difficile, c'est de dire soyez sincères, les choses vont venir, soyez sincères. On parlait de ces carrières d'acteurs, mais c'est vrai, et j'en connais beaucoup, des acteurs que j'apprécie beaucoup, qui ont fini par faire des mauvais films, pourquoi, parce qu'ils ne voulaient pas rester chez eux. Mais quand tu fais des mauvais films les metteurs en scène ne veulent pas de toi. Parce qu'ils disent il a tourné dans cette merde là, dans cet autre truc là, puis dans ce truc là, non moi je veux un acteur... Bon voilà. Donc il faut garder son cap. Ce n'est pas facile d'attendre, quand t'as 25 ans et que t'attends comme ça 6 mois chez toi que les choses ne viennent pas, c'est atroce. Mais bon il ne faut pas se plaindre.

JÉRÔME COLIN : Non bien évidemment.

FRANÇOIS CLUZET : Y'en a qui sont à l'usine pendant ce temps-là.

JÉRÔME COLIN : Evidemment.



FRANÇOIS CLUZET : La chance de ce métier c'est les rencontres. Parce qu'on rencontre des gens différents tout le temps. Tu fais un film, c'est à vue 50 personnes avec qui tu travailles. Et puis un autre film, moi j'attends des fois 6 mois, 8 mois, j'aime bien être en manque pour jouer, ben tu rencontres 50 personnes différentes encore. Puis on a beau dire c'est un métier assez sain. Les gens qui font du cinéma sont assez sains. Alors que dans l'idée du public c'est des fils de. Ils ne savent même pas qu'être fils de c'est bien plus difficile que d'amener le nom. Je le sais parce que j'en connais. Bien plus difficile. Parce que tout de suite vous êtes catalogué. Ben oui c'est un fils de. Vous avez tous les réacs contre vous, c'est atroce. Mais y'a quelque chose, je ne sais pas si c'est rassurant, mais il y a quelque chose de... Bon. Avec Omar on était très d'accord là-dessus, la foi d'accord mais d'abord la foi dans le genre humain, parce que c'est cette fraternité, cette solidarité dont on a besoin, on vit sur la même planète, même si ça fait concon, gnangnan vous disiez tout à l'heure, c'est exactement la même chose, ok ça fait gnangnan, ok ça fait cureton, oui mais moi je préfère avoir l'air gnangnan et cureton et dire ce que je pense plutôt que de jouer au dur sous prétexte que ça plait aux filles. Encore que à quelles filles, je ne sais pas. Ça plait à soi-même, une sur-virilité.



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec François Cluzet sur La Deux

Après, au lit...ce n'est pas comme ça que ça se passe. La tendresse, la douceur aussi, bien sûr, la féminité d'un côté, la virilité de l'autre, ça me paraît normal. Les choses sont plus simples, on se complique beaucoup. Mais bon je suis bien obligé d'avouer que j'ai 60 ans, j'aurais jamais pensé ça à 30, ni à 40, ni à 50. Il y a quelque chose qui arrive quand tu arrives un peu au bout, un bout j'espère long...

JÉRÔME COLIN : Oui.

FRANÇOIS CLUZET : Oui mais t'es quand même à un bout. Quand j'étais môme, à 60 ans c'était la retraite. Moi j'ai vécu avec ça. Donc comme j'ai 60 ans je me dis « pourquoi je ne prends pas ma retraite ? ». Mais je ne la prends pas parce que je suis passionné, qu'il y a encore des histoires que j'ai envie...

JÉRÔME COLIN : Mais qu'est-ce qui arrive quand on arrive à 55, 58, 60 ? Qu'est-ce qui arrive ? Chez vous ?

FRANÇOIS CLUZET : Moi à 54 ans j'ai rencontré ma femme, j'ai eu un coup de foudre, et elle aussi, ça a changé ma vie. Je lui ai dit « ce n'est pas trop vieux pour aimer à 54 ans ? ». Elle m'a dit non. Et là je me suis dit ouh là, c'est une chance. C'était un peu vicieux comme question. Si elle m'avait dit oui c'était mort. Mais elle m'a dit non.

Quand tu consacres ta vie à toi, tu ne deviens pas grand-chose !

FRANÇOIS CLUZET : Mais y'a un truc que je trouve très sain dans ce « Médecin de campagne », c'est quand même que le mec qui consacre sa vie aux autres, devient quand même quelqu'un. Il devient quelqu'un. Quand tu consacres ta vie à toi, tu ne deviens pas grand-chose. On ne vit pas en circuit fermé comme ça. C'est vrai qu'il y a des cons et des salauds partout, mais y'a des gens magnifiques et on n'en parle jamais. Alors qu'il suffit de sortir, il suffit de s'intéresser à des trucs, on rencontre des gens magnifiques putain. Et c'est à eux qu'il faut ressembler parce que la richesse...

JÉRÔME COLIN : Et pas aux modèles qu'on nous donne. C'est ça ?

FRANÇOIS CLUZET : Ben on est vachement en retard hein. On est un peu au Moyen-Age. D'ailleurs quand on parle de Moyen-Age et d'Age Moderne je me demande s'ils ne se sont pas gourés, la modernité c'est pour plus tard. Pour l'instant on est encore au Moyen-Age. Ce n'est pas si grave d'ailleurs mais quand même...les relations humaines, et encore, pas dans tous les pays, en France c'est terrible. Tu veux aller acheter un paquet de clopes, t'as l'impression que t'emmerde le mec, tu veux aller acheter une paire de pompes, c'est tout juste si le mec ne te fout pas dehors. Et tu vas au Canada, le mec il te dit « Bonjour ! Alors, qu'est-ce que vous voulez aujourd'hui ? ». Tu te dis il est cinglé ou quoi ? Ben non simplement il est content d'avoir un client.

JÉRÔME COLIN : C'est fou hein.

FRANÇOIS CLUZET : C'est assez sain. Tu vas au restaurant à Paris, le mec... s'il travaille très mal t'as pas intérêt à lui faire une réflexion hein. Alors cette idée du service, du respect de l'autre, ça fonctionne quand même.

JÉRÔME COLIN : Evidemment.

FRANÇOIS CLUZET : Enfin ce qui m'emmerde dans ce discours c'est que je me dis oh, comme vous avez dit tout à l'heure, gnangnan, cureton, tout le monde il est beau, tout le monde il est gentil... non, je ne dis pas ça, je sais qu'il y a des cons partout, je sais qu'il y a des salopards, même des assassins, je suis bien placé pour le savoir, mais n'empêche. N'empêche. C'est vers les gens riches qu'il faut aller, et on n'est jamais riche qu'avec ce qu'on a dans le bide, ce qu'on a dans le ventre, ça aussi c'est gnangnan mais ça me plait.

JÉRÔME COLIN : Moi aussi.

FRANÇOIS CLUZET : Je n'ai pas l'habitude de parler avec les chauffeurs de taxi. Mais là je suis content.

JÉRÔME COLIN : Vous voulez vous taire un peu ?

FRANÇOIS CLUZET : Je suis un peu prolix, un peu disert. Parce qu'il y a des embouteillages...

JÉRÔME COLIN : Ce qui ne va pas vous empêcher de payer.

FRANÇOIS CLUZET : Je me doute bien, vous n'irez pas jusqu'à m'offrir la course. Ça je m'en doute bien.

JÉRÔME COLIN : On est gentils les Belges, mais on n'est pas cons.



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec François Cluzet sur La Deux

FRANÇOIS CLUZET : Ben oui. Puis très franchement je gagne plus et bien mieux ma vie que vous en tant que chauffeur de taxi. Peut-être que vous avez des tarifs spéciaux ici.

JÉRÔME COLIN : Pour les acteurs célèbres ?

FRANÇOIS CLUZET : Oui.

JÉRÔME COLIN : Oui.

FRANÇOIS CLUZET : Voilà, c'est ça. On les fait cracher au bassin. Combien je vous dois ? 8000 euros. Pour une course de 2 kms. Si le mec ne paye pas on sort le nerf de bœuf. Quand ce n'est pas le cric.

JÉRÔME COLIN : Non on l'emmène à Molenbeek.

FRANÇOIS CLUZET : C'est ça.

J'ai eu la chance, j'ai passé une soirée entre Serrault et Chabrol. J'ai pissé dans mon froc tellement Serrault était drôle !

JÉRÔME COLIN : Ce qui me fascine aussi chez les acteurs, et c'est plutôt effectivement le début de carrière, vous disiez, c'est 10 ans et encore 10 ans c'est bien, des fois c'est 15, des fois c'est 20 pour arriver à au moins pouvoir becqueter, avoir son nom, travailler, ce qui est dingue c'est cet état de latence il correspond à l'âge où on est le plus excité.

FRANÇOIS CLUZET : Bien sûr !

JÉRÔME COLIN : Je me demande quand même comment on fait pour vivre ces 15 années. Enfin quelle passion ce doit être ou quel besoin ce doit être pour avoir à ce point de la patience à un âge où on n'en a pas.

FRANÇOIS CLUZET : Mais oui, c'est formidable de dire ça parce que c'est exactement ce que j'ai vécu. J'allais voir mon agent à 20 ans, je lui dis « ben alors, ça bouge un peu ou quoi ? J'ai envie de jouer ». Il me dit « sois patient ». Je lui dis « mais y'a des rôles de 20 ans ! Or j'ai 20 ans ! Je ne vais pas les jouer quand j'en aurai 40 ! ». Mais il fallait être patient parce que le temps de se faire connaître, le temps de se faire reconnaître comme étant éventuellement un bon interprète, putain, ça prend du temps. La chance aussi c'est de ne pas commencer par des rôles trop difficiles, c'est de commencer par des petites touches comme ça, parce que tu apprends, tu apprends... Après quand arrive un rôle important t'as déjà une petite connaissance.

JÉRÔME COLIN : Le premier rôle important chez vous ça a été quoi ? Où vous vous êtes dit là y'a une carte à jouer !

FRANÇOIS CLUZET : « L'enfer ».

JÉRÔME COLIN : C'est « L'enfer ».

FRANÇOIS CLUZET : « L'enfer », un psychopathe, un rôle magnifique que Chabrol m'a offert. J'ai adoré ce rôle. Alors là je m'étais vachement documenté. Et Chabrol se foutait de ma gueule.

JÉRÔME COLIN : C'est vrai ?

FRANÇOIS CLUZET : Oui. Il me disait je ne sais pas où t'as été chercher ça. Et puis après, Marin Karmitz produisait le film, sa femme, Caroline Eliacheff, qui est un grand pédopsychiatre m'a dit mais c'est exactement ce que dit François, la jalousie c'est exactement ça. Et je me suis retourné sur Chacha et j'ai dit eh, t'as entendu ? Au lieu de te foutre de ma gueule ! T'as entendu ce qu'il a dit, c'est moi qui ai raison. Chabrol c'était vraiment un grand bonhomme, il ne se prenait absolument pas au sérieux et il disait toujours quand on commençait un film, il disait n'oubliez pas que la vie tourne. Juste avant de demander le moteur. N'oubliez pas que la vie tourne. Après, le lendemain matin il se faisait raconter... parce que c'était tous ses potes, ils avaient fait 50 films ensemble, alors qu'est-ce que vous avez fait hier soir ? Vous vous êtes marrés ? Où est-ce que vous êtes allés ? Qu'est-ce que vous avez bu ? Comme vin qu'est-ce que vous avez bu ? Qu'est-ce que vous avez bouffé ? Il vivait un peu grâce au bonheur des autres. Quelle leçon ! Il était drôle. Et puis alors il était super intelligent. Hyper érudit. Moi j'ai eu la chance, j'ai passé une soirée entre Serrault et Chabrol. J'ai pissé dans mon froc tellement Serrault était drôle. Il nous racontait les tournages de Mocky.

JÉRÔME COLIN : Ah oui.



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec François Cluzet sur La Deux

FRANÇOIS CLUZET : Alors il nous racontait : Mocky approche Serrault et il dit « alors voilà Michel je vais faire un film avec Louis et André – comprendre De Funès et Bourvil – alors t’es obligé d’en être ». Serrault dit « ben oui ». Arrive le jour de tournage, il se dit je vais rencontrer Louis, André, il croise un technicien, il dit « Louis est là ? ». Non. « Et André tu l’as vu ? ». Non. Arrive Mocky qui lui dit « tu ne devineras jamais, j’ai rencontré un acteur, il ressemble comme deux gouttes d’eau à De Funès, et il est aussi drôle que Bourvil ». Donc c’est une espèce de clampin qu’il avait trouvé. Et après il nous raconte le premier jour de tournage. Alors on est à la Gare de Lyon, c’est dans un taxi, t’arrives avec ta valise, là y’a le chimpanzé qui est à côté du chauffeur qui t’ouvre la porte, qui prend la valise, qui la met sur le toit, qui te ferme la porte, et qui se remet à la place passager. Moteur ! A ce moment-là Serrault raconte, il arrive avec sa valise, le singe ne sort pas donc il met sa valise de lui-même sur une galerie sur le toit. A ce moment-là il va ouvrir sa porte, le singe sort, lui attrape la main et lui mord la main. Il racontait ça c’était tellement drôle ! Entre ce qu’avait proposé Mocky et la vérité de la scène...Qu’est-ce qu’on a pu se marrer ! Serrault c’est vraiment un génie. Qu’est-ce qu’il était drôle !

JÉRÔME COLIN : C’était drôle. C’était très drôle.

JÉRÔME COLIN : Ça vous a plu, vous qui avez vécu cette enfance, confinée, vous avez parlé même vous dites le mot misère d’ailleurs, ça vous a plu à un moment de pouvoir rencontrer peut-être effectivement déjà des personnes célèbres, parce qu’on sait qu’il y a une imagerie hein, quand on est dans la merde on a une imagerie réelle de ça, et surtout des personnes érudites, de connaissance.

FRANÇOIS CLUZET : Je vous dis, j’ai eu la chance de rencontrer des gens magnifiques, ça a été ça ma chance. Même quand j’avais deux jours j’ai tourné avec Gilles Grangier, qui a fait tourner Gabin, il vient me voir au bout des deux jours, il me dit « tu me fais penser à Jean ». J’avais 22 ans, j’étais fou de joie. Et puis Chabrol, et puis tant d’autres, des gens magnifiques, bien sûr, érudits, cultivés, et puis j’ai eu la chance aussi de découvrir aussi un peu la littérature parce que quand j’étais au Cours Simon, on m’a dit tu vas jouer telle scène, il fallait bien que je lise la pièce...

JÉRÔME COLIN : Il fallait se mettre à niveau.

FRANÇOIS CLUZET : Ben oui. Alors que dans mon enfance, les journaux, moi j’avais de l’eczéma sur les mains à cause de l’encre fraîche, tout ça, je détestais tout ce qui était imprimé. Mais là c’était une chance d’un seul coup d’être poussé à découvrir une œuvre comme ça, non puis y’a des gens magnifiques, c’est pour ça que je dis souvent à des jeunes qui débutent, et aux parents qui se font beaucoup de soucis, non c’est un métier très sain. Ne croyez pas... c’est un métier très sain. Après y’a des salauds et des cons partout. Mais ce n’est pas un métier... La preuve, j’en suis la preuve vivante. Je ne connaissais personne, je n’ai eu aucun piston, ça a mis beaucoup de temps, mais c’est venu quand même.

J’ai poussé la porte du Cours Simon et je me suis dit j’entre dans ma vie !

JÉRÔME COLIN : C’était important pour vous en tant que, vous aviez 20 ans, après c’est compliqué, mais cette espèce de, quand on vient de la campagne, d’une famille qui n’est pas aussi normative que toutes les autres des enfants qu’on a à l’école, cette mise à niveau culturelle. C’était une espèce de nécessité chez vous ? D’apprendre, de lire, de voir, de connaître ?

FRANÇOIS CLUZET : Non. Je n’ai même pas le goût de ça.

JÉRÔME COLIN : Non.

FRANÇOIS CLUZET : Non j’étais forcé. D’abord la grande découverte de ma vie c’est quand j’ai poussé la porte du Cours Simon, j’ai senti comme quelque chose... j’avais l’impression vraiment que j’ouvrais la porte de ma vie. Mais c’était quelque chose de complètement dément. J’ai eu ce sentiment. J’ai poussé la porte et je me suis dit j’entre dans ma vie. C’était dingue. Et puis ensuite comme je vous le disais, c’est-à-dire on me dit oui tu vas jouer je ne sais pas, Scapin, tout ça, la scène avec Géronte et tout ça, ben il faut lire pièce autrement t’as l’air d’un con. Tu ne sais pas vraiment les tenants, les aboutissants. Donc je lis « Les fourberies de Scapin », je me dis merde, c’est un film ! C’est un film. Et puis je découvre un peu la littérature comme ça. Et puis après je découvre des gens qui adorent lire.



Regardez la diffusion d’ Hep Taxi ! avec François Cluzet sur La Deux

Je dis ah bon qu'est-ce que tu lis ? Ben « La conjuration des imbéciles » de John Kennedy Toole. J'attrape le bouquin, je le trouve génial.

JÉRÔME COLIN : Ah oui !

FRANÇOIS CLUZET : Après moi-même à mon tour je dis tiens, achète ça dans une librairie, on m'a conseillé tel bouquin, c'est génial, tel autre j'ai arrêté à la page 30, ça m'a gonflé... Et puis petit à petit tu te dis c'est ça l'enrichissement quand même, c'est la culture. Alors même les pouvoirs publics ils ont pas mal de responsabilités hein, parce que quand même il faut y aller dans la culture, elle est là la justice, la justice elle est justement dans la culture. Malheureusement ce n'est pas le truc le mieux partagé.

JÉRÔME COLIN : Non.

FRANÇOIS CLUZET : Et on n'y va pas parce que ça demande un effort, ce n'est pas facile, on n'y va pas tout seul. Pour la plupart des gens c'est très difficile. Il y a une espèce de perte de temps et de divertissement qu'on ne peut pas s'offrir dans la lecture alors qu'il y a un enrichissement au-delà du divertissement.

JÉRÔME COLIN : Ah ben on n'est pas le même après que avant « La conjuration des imbéciles ».

FRANÇOIS CLUZET : Exactement. Grace à Ignacius.

D'ailleurs le voisin qu'on ne connaît pas à la campagne ça n'existe pas, on connaît tout le monde, et c'est ça qui est chiant aussi !

FRANÇOIS CLUZET : On est encore loin de Paris là ? Ça va me coûter cher la course.

JÉRÔME COLIN : Ecoutez, dans je pense 5 minutes vous êtes à Paris. .

FRANÇOIS CLUZET : Moi je voulais rester à Bruxelles.

JÉRÔME COLIN : A l'hôtel Amigo de Paris.

FRANÇOIS CLUZET : Ah d'accord.

JÉRÔME COLIN : Centre-ville.

FRANÇOIS CLUZET : Paris j'y suis né, je connais par cœur, les Parisiens sont stressés, ils font toujours la gueule, je les comprends mais quand même...

JÉRÔME COLIN : Levez-vous tôt et prenez le métro à Bruxelles, vous allez voir ce n'est pas très différent cela dit.

FRANÇOIS CLUZET : J'ai vécu ici et dans la rue ce n'est pas la même chose.

JÉRÔME COLIN : Ah non ce n'est pas la même chose. C'est vrai.

FRANÇOIS CLUZET : Y'a moins de stress ici, dans les restaurants vous êtes accueillis ici, la ville est plus petite, je ne sais pas. A Paris !... Bon je l'ai vécu quand je n'étais pas connu, maintenant je rentre dans un restaurant c'est tout juste si on ne va pas virer les clients de la table pour me la filer...

JÉRÔME COLIN : Bien sûr.

FRANÇOIS CLUZET : Mais j'ai connu le moment où...

JÉRÔME COLIN : Où c'était normal.

FRANÇOIS CLUZET : Où on ne me laissait pas rentrer en boîte de nuit sous prétexte que je n'avais pas le costard qu'il fallait.

JÉRÔME COLIN : Vous habitez dans Paris, vous habitez Paris quoi.

FRANÇOIS CLUZET : Oui, j'habite Paris. Mais je ne vais pas y rester longtemps. Je ne rêve que d'une chose...

JÉRÔME COLIN : C'est de repartir. Parce que justement dans « Médecin de campagne » il y a quelque chose qui est effectivement, bon qui peut être étouffant hein d'ailleurs, c'est tout à fait vrai, mais la communauté qu'il y a à la campagne est quelque chose qui peut être totalement étouffant mais qui est aussi très attirant.

FRANÇOIS CLUZET : Ah oui parce qu'il y a une vraie solidarité, il y a une vraie fraternité, il y a quelque chose.

D'ailleurs le voisin qu'on ne connaît pas à la campagne ça n'existe pas, on connaît tout le monde, et c'est ça qui est chiant aussi.

JÉRÔME COLIN : C'est ça qui est chiant.



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec François Cluzet sur La Deux

FRANÇOIS CLUZET : On n'a pas de liberté. Parce que si tu rentres à 2h du mat, ah oui j'ai entendu la voiture à 2h du mat...

JÉRÔME COLIN : A mon avis il trompe sa femme...

FRANÇOIS CLUZET : Voilà, c'est terrible. A Paris t'as l'anonymat. Mais y'a pas beaucoup d'arbres hein. On voit à 10 mètres l'immeuble d'en face. Y'a pas de ciel. Bon c'est une grande capitale. Pour réussir en tant qu'acteur il vaut mieux être là qu'à Tribouillet.

JÉRÔME COLIN : Ça me paraît évident.

Y'a rien de mieux qu'un partenaire qui vous parle de votre propre rôle !



JÉRÔME COLIN : Et là vous attendez quoi de votre métier d'acteur. C'est maintenant... vous parlez de grâce tout à l'heure, c'est la reproduction de cette grâce, le plus souvent possible, le plus longtemps possible ou vous savez que vous découvrirez encore des choses que vous ignorez aujourd'hui.

FRANÇOIS CLUZET : Ah oui, c'est des rencontres, des gens, des histoires, des bonnes histoires, et puis des gens avec qui je peux collaborer. Parce qu'aujourd'hui je suis un acteur mais vu mon expérience encore plus un collaborateur. Je n'interviens pas sur la technique, parce que je trouve que le point de vue du metteur en scène c'est sacré, c'est lui qui dit s'il veut que ce soit gros comme ça ou grand comme ça. C'est lui qui finit par décider même si l'opérateur lui fait des propositions. Mais ce que j'aime bien c'est collaborer avant le tournage. Essayer de décortiquer le scénario, de vérifier les enjeux, de vérifier les dialogues, d'essayer de mettre en confiance tous mes partenaires, d'essayer d'échanger avec eux, tout ce qui vient du théâtre. Y'a rien de mieux qu'un partenaire qui vous parle de votre propre rôle. Parce que comme il n'est pas concerné il peut dire des choses formidables sur le vôtre. Et ça j'ai appris ça au théâtre.

JÉRÔME COLIN : Ah oui ?

FRANÇOIS CLUZET : Oui parce qu'on faisait ça au théâtre. On travaillait 4, 5 semaines sur le texte, à table, et après on montait en scène et là tout le monde avait le droit de... on se focalisait sur un rôle mais tout le monde en parlait. En



Regardez la diffusion d' [Hep Taxi !](#) avec François Cluzet sur [La Deux](#)

fonction de son propre rôle. Ah oui, oui mais pour moi c'est quand même un avare de première, la preuve c'est qu'il me dit quand est-ce que tu paies ton pot alors... - je dis n'importe quoi – alors qu'il n'en a jamais payé quoi. Donc les autres savent des choses sur votre personnage que vous, vous ne savez pas.

JÉRÔME COLIN : Ecouter les autres. Il y a une très belle scène dans « Médecin de campagne » d'ailleurs où il y a une jeune médecin qui vient pour l'épauler, peut-être même à terme le remplacer dans sa communauté villageoise, ce médecin de campagne, et y'a une très belle scène où il la teste et elle pose trop de questions, et elle oriente, il lui dit « mais écoutez les gens, vous allez voir, ils vont vous dire tout. Ils vont vous poser le diagnostic tous seuls ».

FRANÇOIS CLUZET : 90 % du diagnostic est donné par le patient, or les médecins dit-il, ce personnage, coupe la parole au patient en moyenne toutes les 22 secondes. Donc laissez-le parler. C'est formidable.

JÉRÔME COLIN : Ah c'est des vraies statistiques.

FRANÇOIS CLUZET : Oui, le metteur en scène est médecin, il a pris beaucoup de vérités. C'est intéressant de penser que le patient sait lui-même qu'est-ce qui s'est passé dans le dérèglement. C'est intéressant.

JÉRÔME COLIN : En tout cas c'est un très beau film.



JÉRÔME COLIN : Et nous arrivons au centre-ville.

FRANÇOIS CLUZET : Wouaw...

JÉRÔME COLIN : Vous savez que l'Amigo ça a été une prison.

FRANÇOIS CLUZET : C'est ce qu'on m'a dit.

JÉRÔME COLIN : D'ailleurs il y a une expression, belge, bruxelloise, qui s'appelait « direction l'Amigo ».

FRANÇOIS CLUZET : Voilà, c'est ça.

JÉRÔME COLIN : On va à l'Amigo. On va en prison.

FRANÇOIS CLUZET : C'est drôle.

JÉRÔME COLIN : C'est devenu plus sympa hein.

FRANÇOIS CLUZET : Oui, on mange mieux, on dort mieux.

JÉRÔME COLIN : Mais c'était effectivement une prison et c'est une prison où Verlaine je pense a été...



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec François Cluzet sur La Deux

FRANÇOIS CLUZET : Emprisonné là.

JÉRÔME COLIN : Passé une nuit, ou plusieurs d'ailleurs.

FRANÇOIS CLUZET : A cause d'une rixe avec Rimbaud ?

JÉRÔME COLIN : Evidemment. Qui était à Bruxelles, ici, ils ont vécu ici, et après des rixes il a été emprisonné là. A l'Amigo.

FRANÇOIS CLUZET : On dit que c'est des poètes alors que c'est des voyous !

JÉRÔME COLIN : Bien sûr.

FRANÇOIS CLUZET : Un voyou, qu'il finisse en taule, c'est normal !

JÉRÔME COLIN : Et averti monsieur.

FRANÇOIS CLUZET : On vous l'avait dit monsieur, arrêtez d'écrire des poèmes, tenez-vous bien.

JÉRÔME COLIN : Eh oui. Vous voilà arrivé. Je vous remercie.

FRANÇOIS CLUZET : Ben moi aussi. J'ai rarement été aussi bien conduit. Même si j'ai jamais autant payé.

JÉRÔME COLIN : C'est parce que vous essayez justement, de flatter.

FRANÇOIS CLUZET : C'est là !

JÉRÔME COLIN : Oui.

FRANÇOIS CLUZET : Oui d'accord.

JÉRÔME COLIN : Vous y êtes.

FRANÇOIS CLUZET : Bon y'a deux mois de montage, c'est tout.

JÉRÔME COLIN : Comme d'habitude. Voilà.

FRANÇOIS CLUZET : Super.

JÉRÔME COLIN : Merci beaucoup.

FRANÇOIS CLUZET : Merci bien Jérôme. Moi aussi j'étais content, grâce à toi je finis bien la journée. A un moment donné j'ai bien cru que j'allais mal la finir avec l'autre abruti....



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec François Cluzet sur La Deux



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec François Cluzet sur La Deux